

L'ouvrage propose en définitive une saisissante confirmation par l'image de la thématique – aujourd'hui classique – de l'Église bretonne comme force de conservation mais aussi de modernisation, nourrie aux sources du catholicisme social. Il dit aussi comment la seconde moitié du 20^e siècle a vu cette modernisation se retourner contre ses initiateurs : «un jour, le fondement religieux de cette transformation sociale perdit de son évidence, il tomba comme s'il n'eût été qu'un échafaudage» (Y. Tranvouez). Aujourd'hui, le catholicisme breton doit limiter son ambition à «représenter encore, après-demain, le pôle déterminant dans le champ breton de la spiritualité» (L. Laot). A l'heure où la chrétienté défunte continue de nourrir l'imaginaire – un imaginaire plus souvent propice à la dérision qu'à l'idéalisation nostalgique – le rappel de l'histoire ne saurait faire de mal. Les images réunies par Yann Celton permettront désormais d'accéder, de manière immédiatement parlante, à une analyse nuancée des rapports entre *l'Église et les Bretons*. Elles donneront peut-être aussi à d'autres le désir de prolonger l'exploitation systématique des sources photographiques, en privilégiant d'autres terroirs qui pourraient être les pays «bleus» ou la Haute-Bretagne.

Georges PROVOST

Olivier LEVASSEUR, *Jean Georges Cornélius, un primitif du xx^e siècle*, Rennes, Éditions Apogée, 2009, 111 p.

Voilà un livre attendu. Jean Georges Cornélius (1880-1963) était tombé dans l'oubli. Il est absent de toutes les manifestations que le centre Pompidou a organisées sur les grands échanges européens. Grâce à l'énergie de sa fille, l'œuvre a commencé à réapparaître en 1993, avec d'abord une exposition qui a circulé à Morlaix, Perros-Guirec et Pont-Aven. Il est normal que cela se passe en Bretagne, où il avait acheté une maison, à Ploubazlanec, dès 1923. Né à Strasbourg en 1880, il a vécu et exposé à Paris, à New-York, en Belgique, au Brésil ; ses peintures sont donc très dispersées, mais le fonds d'atelier a été préservé. Durant ces quinze années, alertés, des conservateurs, des historiens de l'art, des amateurs (à saluer : le livre est financé par un couple d'amateurs), plus récemment des galeristes, ont milité pour cette reconnaissance : parmi eux, Pierre Rosenberg, longtemps directeur du Louvre, qui signe la préface du livre. Aujourd'hui la bataille est gagnée, des peintures et des dessins sont conservés à Colmar, à Port-Royal-des-Champs, à Beauvais, à Boulogne-Billancourt, au musée d'art sacré de Pont-Saint-Esprit et au musée eucharistique du Hiéron à Paray-le-Monial ainsi qu'à Pont-Aven, Brest, Le Faouët...

L'œuvre est étrange, souvent violente, croisant les voies du symbolisme et de l'expressionnisme, absolument hors des grands courants du xx^e siècle français. D'où l'attente de ce livre : enfin justice allait être rendue au talent impressionnant de Jean Georges Cornélius. Sur 111 pages, Olivier Levasseur, historien, auteur d'une thèse sur les usages maritimes dans le Trégor au xviii^e siècle mais aussi d'études sur des peintres bretons, nous livre une belle biographie, ordonnée en six chapitres, construite sur les archives familiales. Elle est étayée de nombreuses et longues citations de la correspondance : lettres écrites à sa future femme depuis le front (il fut brancardier, y perdit un œil et vécut l'horreur), témoignages d'amis et de critiques, lettres de deux amis proches, Georges Bernanos et le peintre Georges Desvallières. Le style de l'auteur est clair, efficace : l'homme de culture apparaît, qui a illustré Oscar Wilde et Baudelaire, et l'homme de foi, protestant converti au catholicisme en 1931, qui se plonge dans les *Pensées* de Pascal, propose de très nombreux tableaux religieux très éloignés de l'orthodoxie romaine... Bien peu de commandes lui échoient, un chemin de croix à Villard-de-Lans et quatre stations (disparues) d'un autre chemin de croix, présentées au pavillon de la Bretagne à l'Exposition internationale des arts et techniques à Paris en 1937. Cette participation soulève une question, qui n'est pas abordée, celle de sa situation parmi les créateurs bretons : il était en relation avec James Bouillé et il n'a reçu, contrairement à Xavier de Langlais, aucune commande par l'entremise de l'atelier breton d'art chrétien...

Malgré ces qualités, ce livre nous laisse sur notre faim, car on attendait qu'il nous éclaire sur l'œuvre lui-même, son étrangeté. Or il fonctionne sur deux registres parallèles, un récit biographique et le déroulement des reproductions, nombreuses, excellentes, mais sans pont de l'un à l'autre. A la fin de notre lecture, l'œuvre demeure dans son énigmatique isolement.

Aucune tentative n'est faite pour comparer l'artiste, le rattacher, quitte à l'opposer à quelques-uns de ses contemporains. Un premier rapprochement s'imposait avec Georges Rouault qui aux yeux du grand public fait le lien entre art religieux et avant-garde (Cornélius n'aimait pas) ; le plus important avec son ami Georges Desvallières, le rénovateur de la peinture religieuse qui créa avec Maurice Denis les ateliers d'art sacré (que Cornélius n'a pas fréquentés). Une lettre adressée à Maurice Denis (et la réponse) révèlent tout ce qui l'oppose au classicisme renouvelé mais très sage de celui-ci.

Et puis, alors que Cornélius a connu le succès en Belgique, aucune comparaison n'est tentée par exemple avec Félicien Rops ou James Ensor avec lesquels il partage certaines audaces. Le réalisme expressionniste avec lequel il traite les visages de vieux marins usés, ou de bourgeois

imbus d'eux-mêmes, mais aussi les personnages de la Bible, appelait des rapprochements avec des expressionnistes allemands, Otto Dix ou Emil Nolde entre autres. Dans la voie symboliste, quelques-uns de ses partis, quelques visages émaciés font penser au Suisse Ferdinand Hodler... Pourquoi faire de tels parallèles ? Sans doute pas pour établir des liens, mais pour dégager des parentés tant spirituelles que plastiques.

Ce que ce livre n'aborde pas du tout, c'est l'approche plastique de la peinture de Cornélius. Ses tableaux interpellent, choquent, effraient : on aimerait comprendre pourquoi et comment, en scrutant les moyens qu'il utilise. Ce faisant, il apparaîtrait que l'artiste est moins isolé qu'il n'y paraît : par exemple, le traitement de certains visages (entre autres ce saint Jean-Baptiste halluciné) avec la multiplicité de facettes angulaires a quelque chose à voir avec le cubisme analytique (rappelons qu'il se forme à Paris à l'époque où le cubisme éclate) : il fallait aborder le sujet. Les trois derniers chapitres aux titres prometteurs, le peintre de la femme, le peintre mystique, le peintre de la Bretagne, ne sont que des suites d'images avec seulement quelques lignes introductives.

Enfin, le livre est sous-titré : «un primitif du xx^e siècle»... Mais en quoi donc Jean Georges Cornélius est-il un primitif ? Il n'est à l'origine d'aucun courant pictural, il ne cultive pas le primitivisme, et sa peinture d'une intense spiritualité et d'un engagement social évident est d'une maîtrise technique et compositionnelle magistrale, aux antipodes des moyens d'un primitif...

Ce beau livre a le mérite d'exister, il va contribuer à la diffusion de cet œuvre hors norme, mais il appelle une suite complémentaire qui ne manquera pas de venir, qui situera enfin Jean Georges Cornélius au sein de l'art européen.

Denise DELOUCHE

Jean-Jacques MONNIER, *Résistance et conscience bretonne, 1940-1945 : l'hermine contre la croix gammée*, préface de Mona Ozouf, Fouesnant, Yoran Embanner, 2007, illustrations, 399 p.

L'ouvrage bénéficie d'une très belle préface de la fille de Yann Sohier, Mona Ozouf, qui vient dans son dernier ouvrage⁶ de montrer les choix possibles pour un militant breton de gauche. Jean-Jacques Monnier,

⁶ *Composition française. Retour sur une enfance bretonne*, Gallimard, 2009, 259 p.